

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GNIAFF



Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 126, Rue Lafayette, Paris.

Grèves Belges

Depuis un mois les mineurs Belges sont en grève. C'est pas rare en Belgique, une grève de mineurs, foutre non ! Y en a quasiment toujours.

La Grève commence dans un petit patelin de rien du tout, quelques bons bougres font du pet, et voilà qu'au bout d'une semaine le branle donné s'est communiqué à droite et à gauche, si bien nom de dieu, que tout le pays est debout.

C'est comme qui dirait un bouchon de paille, flambant dans une grange. Au commencement on l'éteindrait en pissant dessus, — au bout d'une heure toute la grange flambe.

Donc les mineurs belges sont en grève. Ils continuent la série, nom d'une bombe. — grèves en France, grèves en Allemagne, — maintenant grèves en Belgique !

Hélas, ils ont un sacré tort les pauvres bougres, c'est de n'être pas assez exigeants ! Ils ne demandent pas aux crapules de patrons de dégorger les richesses qu'ils ont volées : leurs idées ne vont pas jusque là, ça serait à leur avis, demander la lune !

Ce qu'ils réclament c'est une petiote augmentation, plus, une heure de moins de turbin chaque jour, une foutaise, quoi ! Ils voudraient arriver à

gagner leur pièce de quatre francs, en trimant neuf heures.

C'est pas le diable, mille bombes ! Eh bien, si peu exigeants qu'ils soient, les sales merles des Compagnies le prennent de haut, font poirotter les pauvres copains, en fin de compte se foutent d'eux carrément.

Ils se croient donc sortis des cuisses de Jupiter ces charognes. Sales fripouilles ! Mais si ces bons bougres que vous menez en bateau, que vous traitez comme des bourriques, se rebiffaient un tantinet, ils vous feraient en deux temps et trois mouvements passer le goût du bricheton.

Vous avez rudement de la veine, richards de malheur, que les 20.000 ouvriers en grève sont doux comme des bonshommes en pain d'épices. Ah, nom de dieu, s'ils ruaient dans le brancard, je ne vous verrais pas à la noce. Ils ne seraient pas longs à vous faire faire la culbute au fond des puits, — et vous savez, ils sont profonds les puits dans votre patelin, un saut de quelques centaines de mètres n'a rien de rigoboche !

Pauvres camaros, je les plains ! Ce sont des hommes, nom de dieu, et non des poules mouillées. De rudes gas qui d'une claque vous feraient voir trente six camoufles, — et pourtant ils se contentent de se ballader dans les rues et sur les routes en chantant des ritournelles.

Pauvres aminches ! Il sera bien temps, mille bombes, d'ouvrir vos quinquets et de vous apercevoir

que vos singes vous ont foutu dedans, lorsque vous n'aurez plus un rotin ; quand il n'y aura plus une pomme de terre à bouffer à la maison, quand les mêmes brailleront la faim, quand la mère affolée au coin du poêle éteint, pleurera toutes les larmes de son corps.

C'est pour le coup nom de dieu, que la colère vous fera serrer les poings ; vous en frémirez dans tous vos abattis, une rage de mordre vous prendra aux mâchoires... il sera bien temps, alors que vous n'aurez plus de sang dans les veines ! Il sera bien temps de vous rebiffer, quand vous n'aurez plus la force de foutre un mauvais coup à vos exploités !

Les chameaux rigoleront de votre gnolerie.

Enfermés dans leurs chouettes cambuses, ils rumineront des trucs pour augmenter encore votre mistoufle. Après s'être bien emplis le ventre, quand le café fumera dans les tasses, ils s'enverront dans la gueule la fumée d'un bath cigare, — et se foutront de votre poire !...

*
* *

Tout de même, nom de dieu, ces grèves quoique ayant bougrement de ressemblance avec les vieilles grèves partielles, sont un pas en avant fait vers la Grève Générale.

Elles ont un petit cachet tout particulier, car elles viennent de prouver que pour casser les pattes d'une façon définitive à l'Industrie Capitaliste, y a pas besoin que tous les métiers se foutent en grève subito.

C'est le charbon qui entretient les machines, fait aller les bateaux, rouler les trains; sans lui, y a plus de vie industrielle.

C'est tellement vrai que ce coup-ci y a eu une débandade complète en Belgique, et pourtant c'est un tout petit commencement.

Le jour ou y aura un peu de tactique les richards en verront bien d'autres. Que les mineurs du Nord de la France, ceux de Belgique et ceux d'Allemagne se tendent la main, marchent d'accord et la vieille société sera dans le lac!

Oui mille bombes, les mineurs tous seuls sans l'aide d'aucune autre corporation peuvent faire caner les bourgeois.

Sans charbon, les trains, les bateaux, les machines, tout, tout, s'arrête!

Et alors que feront les ouvriers foutus à la rue par la famine du charbon?

J'espère bien nom de dieu, qu'ils ne seront pas assez moules pour se laisser crever de faim.

Une fois qu'ils auront, par force, quitté leur collier de misère l'intellect leur viendra dare dare, ils penseront — ce qu'ils ne peuvent pas faire en turbinant comme des galériens.

Or, mille millions de tonnerres, de la Pensée à la Révolte y a que l'épaisseur d'un cheveu!

Derniers Tuyaux. — Paraît que les patrons ont cané; les mineurs feront dix heures par jour... Si c'est tout, c'est pas épais!

SOUS-OFFS.

Il en fait du potin ce bouquin, nom de dieu; à telle enseigne que le mois prochain, son auteur, Lucien Descaves, passe en cour d'assises pour offense à l'armée.

Autrefois quand le populo seul était de revue; quand seuls les ouvriers et les paysans s'appuyaient les cinq ou sept ans de caserne, les pauvres malheureux ne sachant pas aligner des phrases, sachant à peine foutre A et B, y avait personne pour trousser la capote à l'Armée et faire voir aux bons bougres les pourritures de dessous.

Mais aujourd'hui que les républicains bourgeois nous rasant avec leur Revanche, les vieux fourbis n'étaient plus de saison. Pour faire la Revanche, faut s'y préparer nom de dieu, y a qu'un moyen serognieugnieu! Tout le monde soldat: tous riches et pauvres bouffant la carne pourrie avec son accompagnement de fayots et de pommes de terre à la même gamelle.

Y avait bien encore le coup du volontariat. Nimporte, fallait y passer quelques mois tout de même.

C'est ça qu'est de l'égalité... vive la république! Et les niguedouilles de s'emballer la larme à l'œil, sans oignon, sur les progrès accomplis.

Couillons, c'est du battage que tout ça! Le Christianisme est en baisse, — oup! vite une autre religion, afin que le populo reste toujours docile aux grands de la terre et ne foute pas les pieds dans le plat.

La religion de la Patrie, c'est le nouveau culte!

Les prêtres? Oh, il n'en manque pas; la ribanbelle de maîtres d'écoles qui dans les plus petits patelins font réciter aux loupiots les poésies idiotes du trou du cul de Déroulède sont là pour ça.

*
* *

Mais nom de dieu, j'en reviens à *Sous-Offs*. Donc y a des jeunes bourgeois dans l'armée, des types instructionnés.

Turellement, la plupart gardent leurs préjugés : bourgeois ils entrent, bourgeois ils sortent.

Par ci, par là, y a quelques bougres à qui les pions et les professeurs des lycées n'ont pu changer en jus de boudin tout le sang de leurs veines. Ceux-là se rebiffent, et quand ils quittent le sale métier de griffeton, ils se foutent à la besogne et accouchent d'un bouquin ou ils disent bougrement de vérités.

Pour un coup je passe le crachoir à Lucien Descaves; quatre lignes seulement qui sont comme la moralité de son livre:

«.... Et la vie militaire, enfermée entre le 44 et la caserne, » trahit un nouvel aspect. Deux prostitutions se partageaient » le soldat, régulièrement, sans relâche. La Maison se cou- » chait quand s'éveillait le Quartier... reliés par un pont de » corvées communes, de végétation fraternelle, d'imbécilité » harmonique. Le même clairon chantait pour tous; seule- » ment l'extinction des feux signifiait au 44: réveil, la diane » y marquait le crépuscule du trimage.... »

Hein, c'est y touché juste? Oh oui, il a raison nom de dieu! La caserne est un immense boxon, et l'avilissement sous les chefs est une putasserie plus grande que celle des pauvres filles de maison.

UN BANDIT ROUMAIN

Samedi dernier je vois rappliquer à ma piaule la grande carcasse de mon ministre, — vous savez l'ancien de la Commune, et qui turellement ne palpe pas dans la caisse du gouvernement, — il n'a pas la rente des anciens ministres, foutre non!

— Quoi qu'il y a encore, gros hippotame, que je lui fais?

— Oh, mon Père Peinard, encore un bath article sur le *Fig.*

— De qui qu'il est, d'Octave Mirbeau? (Octave Mirbeau est un zigou à la hauteur qui pond dans ce sacré canard d'aristos des flanches bougrement tapés)

— Non, c'est pas de lui. C'est d'un type qui n'a pas foutu son nom dans le bas. Il signe : *Un Badaud*, qui qu'est-ce que ce mufle-là?

— Je m'en fous! Tout ça c'est de la couille, voyons l'article?

Et, tout en jacassant on s'était compris. Je suivais mon grand diable chez le bistrot.

— Une bouteille?

— Non, que je réponds, je sors de bouffer, je vais me rincer la gueule d'un jus de chapeau allongé de vieux marc.

— Oh ben, moi aussi, nom de dieu!

Tout en lichant la bibine, mon vieux copain se fout à me débiter la tartine du *Fig.*

Il avait raison, très galbeuse, en effet, nom de dieu! C'est l'histoire d'un type, Leckszinski, qui a du poil au ventre et qui s'est foutu bandit dans un pays du diable en Roumanie. Un fleuve, le Danube passe par là; il y passe si bien qu'à un endroit c'est rien que des plaines marécageuses, dégoûtantes, qu'on appelle la Dobrutja.

Dans ce patelin encore tout sauvage ou les grands seigneurs se croient tout permis, Leckzinski fait comme Pini, et comme les voleux de l'ancien temps en France. En attendant que la Sociale vienne foutre en l'air la morgue et la rosserie des richards, il rétablit l'équilibre autant qu'il peut, entre eux et les pauvres bougres.

N'ayant pas froid aux yeux, il fait ses coups seul; il opère lui-même, — comme Pierre Petit.

Quand le soleil pionce, que les étoiles pavent le ciel de leurs clous d'argent, Leckzinski se fout en campagne.

Il varie ses trucs, nom de dieu! Des fois il va réveiller les riches dans leur plumard, d'autres fois il les guette sur la route. Au moment où ils s'y attendent le moins grands seigneurs et gros proprios de la Dobrutja voient un diable de petit homme, tout guenilleux, leur sauter à la gueule et leur faire des propositions honnêtes.

Il ne prend pas de gants, nom de dieu, non! Il fout sous le nez du salop un coutelas chouettement emmanché au bout de son bras, et répète le cri des vieux temps :

« La bourse ou la vie! »

Si durs qu'ils soient à la détente, les richards préfèrent quasiment donner leur bourse que leur peau, dans ce cas, Leckzinski les lâche sans tambour ni trompette. S'il a eu la déveine de tomber sur un rapia et un gueulard, qui braille comme trente six bourriques : « Peau pour peau, mon vieux t'ami ! Je préfère la mienne à la tienne... Puisque tu appelles la rousse... crève !.. » Mais ça c'est rare, il préfère dégorger les riches en douceur.

Le bandit fout le camp, chargé comme un mulet. De la recette il ne garde pas un radis ; tout est distribué aux pauvres bougres de la contrée... après quoi il rentre dans son marécage et se fout à pêcher à la ligne dans le Danube.

..... Ce jour-là on rigole ferme dans les cahutes de paysans de la plaine. Oh, le chouette zigue que le bandit de la Drobutja ! « Hein la mère, les gosses n'auront pas froid, ni nous non plus. On va pouvoir se payer quelques frusques. »

Pendant ce temps le grand seigneur détrossé a porté plainte ; on met les gendarmes et de la troupe en campagne. Ah, mais ouiche ! Pas mèche de foutre le grappin sur Leckzinski. Les culs-terreux le cachent, — et le cachent bien !

Il est introuvable nom de dieu ! Et le trac qu'il fout aux chameaux qui ont le sac n'a d'égale que la vénération que le populo lui porte.

— Hein, mon vieux Peinard, l'histoire de Leckzinski vaut-elle la peine d'être racontée aux copains ?

— Foutre oui, que je fais en sirotant mon jus de chapeau. Le meilleur moyen de prouver au populo qu'il a tort de respecter la propriété qu'ont volé les richards, c'est de lui foutre des exemples sous le nez.

LA MISTOUFLÉ EN ITALIE.

Quelle dêche il y a dans ce pauvre pays. Ça fait frémir, nom de dieu, quand on rumine toutes les souffrances qu'endure le populo de là bas.

Et c'est partout qu'il y a de la misère, aussi bien dans les villes que dans les campagnes.

Ecoutez ce que dit un bouffe-galette italien, c'est lamentable !

« Quiconque, dit-il, va vivre à la campagne en contact journalier avec les paysans constate les cas les plus désolants de misère. Il y a des choses qui font horreur. Certains pauvres se jettent sur une nourriture quelconque, si répugnante qu'elle soit... On mange des chiens dans la campagne.

» Dans un pays de ma connaissance, le prêteur avait un beau chien. Un accident étant arrivé à cet animal, les travailleurs du pays le dépecèrent et, depuis, le souvenir de la bombance faite à cette occasion est resté dans toutes les mémoires. On dit encore : « C'est bon comme le chien du prêteur. »

Il raconte ensuite que lorsqu'un vétérinaire a reconnu une bête malade ou bien une viande de boucherie malsaine, le syndic dans beaucoup de patelins est obligé de la faire enterrer en cachette, la nuit, pour que les pauvres bougres affamés n'aillent pas la déterrer et la bouffer.

A Rome y a une crise formidable, nom de dieu. Les petits bourgeois sont tous à cul, ils ne font pas d'affaires, leurs billets sont protestés et les faillites, il en pleut.

Les ouvriers sans turbin rapliquent de tous les côtés. La municipalité les fout en chemin de fer et les expédie dans leur patelin. Mais pour 100 qu'elle fout dehors, il en vient 200 !

Les pauvres malheureux sans travail se réunissent par bandes, dans les quartiers des faubourgs. Ils se tassent nom de dieu, comme des moutons qui ont peur du loup ; serrés les uns contre les autres, ils restent là sans penser, sans voir, des heures et des heures !

C'est surtout quand vient la nuit qu'ils ont cette envie d'empilement. Dame, à se tasser comme des harengs saurs il fait moins froid.

Voilà ou en est l'Italie, sangdieu ! Et ce n'est pas qu'en Italie qu'il y a une purée si formidable, c'est général.

Partout, partout ! En France, en Allemagne, en Angleterre

d'un bout du monde à l'autre, au fur et à mesure que les riches deviennent plus riches, les pauvres deviennent plus pauvres !

Quand verrons-nous la fin de ces horreurs ? Lorsque le populo foutu à cran complètement se rebiffera hardiment et sautera à la gueule de tous les gros ventrus.

FLAMBEZ PALAIS !

Que c'est triste, nom de dieu, quand l'incendie dévaste les piaules des pauvres bougres. Ça n'arrive que trop souvent, vu que les maisons ou perche le populo sont salement construites.

Quand un de ces malheurs arrive, les journaux racontent en quatre lignes que deux ou trois cent ménages sont sans abri, et puis c'est tout !

Ruinés complètement, n'ayant plus que leurs yeux pour pleurer, que vont-ils foutre ?

Ayez pas peur ! Les riches ont été créés et mis au monde pour faire la charité aux pauvres : ils envoient deux sous pour secourir tant de misère ; — en plus, si la saison le permet, s'il ne fait pas trop chaud, on donne un bal pour ramasser de la galette.

C'est ce qui faisait dire à une petite rosse de fillette bourgeoise :

— Quelle chance, maman ! Oh, le beau coup de grisou ; deux cent mineurs de tués... Il faudra aider leurs familles... un bal, un bal ! Et je mettrai ma belle robe.

*
* *

La semaine dernière, nom d'une bombe, c'est pas une turne du populo, c'est le palais d'été de Popol, le roi en carton des Belges, qui a flambé.

Mais flambé nom de dieu, d'épatante façon ! C'est comme si Ferré de la Commune de Paris eut dit : « Houst, flambez château de Laeken ! »

C'en était un gas d'attaque que Théophile Ferré ; je voudrais qu'il y en ait bougrement de sa trempe. Vous savez les aminches qu'un an après l'entrée des Versaillais dans Paris il fut mené à Satory avec Bourgeois et Rossel, et collé au poteau pour être fusillé.

Il fout en l'air le bandeau qu'on lui posait sur les yeux, puis rajustant son binocle et continuant à fumer son cigare, il regarde en face les soldats assassins et trois fois crie : Vive la Commune !

*
* *

Le palais d'été de Popol a flambé, c'est très bien nom de dieu ! Mais à quand le palais d'hiver ? Y a rien de tel que de détruire les nids pour que les vautours ne nichent plus.

Le palais des Tuileries détruit les rois n'ont pu venir s'y installer.

COUPS DE TRANCHET

Battage électoral. — Ils sont tout à fait rigolos les emplumés de la Volière Municipale. Pour jeter de la poudre aux yeux des pochetées, les voila qui se foutent à coller des noms révolutionnaires aux rues de Paris.

C'est que les élections municipales approchent et que nos braves conseillers n'ont pas envie de perdre leurs six mille balles par an.

Toujours le même fourbi, nom de dieu ! A la veille du scrutin on frime pour en imposer au populo, dont au fond on se fout comme d'une guigne.

Parmi les nouveaux noms donnés aux rues, y en a deux ou trois qui ont foutu les ministres à cran.

« Appeler une rue Blanqui ou Millière, c'est trop d'aplomb ! » qu'ils se sont dit. Et oup, ils se sont torché le cul de la décision des conseillers de Paris.

Jugez un peu les amis, si au lieu d'une blague les types avaient voulu faire quelque chose de sérieux. Y aurait pas eu

mèche, — et ça sera toujours pareil tant qu'il y aura un gouvernement.

Blanqui était un chic type qui a lutté avec les prolos et a passé en prison les trois quarts de sa vie.

Millière était un bon bougre de socialos, mort assassiné par les Versaillais en gueulant « Vive l'Humanité. »

Anacharsis Clootz était un gas à poil, un Allemand se foutant des frontières, qui a donné sa galette et sa vie à la Révolution de 1793.

Ceci dit, qu'est ce que ça peut foutre à la poussière de ces défunts qu'une rue s'appelle Millière ou Blanqui?

Et au populo, qu'est ce que ça peut lui foutre aussi? Ça lui remplit-il le ventre et lui colle-t-il des ripatons aux pattes?

Messieurs les types de l'Hotel de Ville, le meilleur moyen d'honorer ces bons bougres, c'est d'imiter leur dévouement à la cause du populo!

Contre Constans! — Lundi soir a eu lieu une réunion de bons bougres, salle Jussieu au quartier latin pour protester contre l'arrestation d'Oscar Bertoja que les argousins de Constan ont foutu au Dépôt, puis conduit en wagon cellulaire à la frontière belge.

Quand je dis que les copains ont protesté, je dis mal, nom de dieu! car tous ont déclaré que la meilleure manière de protester et la seule logique était de casser la gueule aux crapules qui nous tyrannisent.

Gouvernants et patrons sont nos ennemis naturels; au lieu de gueuler sur le plus au moins de saloperies qu'ils nous font subir tâchons simplement d'être les plus forts.

Y avait bien 350 à 400 gaillards à poil à cette réunion. Un sale oiseau de la préfetance Soudais, montait la garde dans une salle voisine avec une floppée de roussins, — mouchar-dant, mais pas de trop près, crainte de recevoir des gnons.

Des zigues français, italiens et grecs ont jaspiné et invité les prolos de tous les pays à se serrer les coudes pour le jour de la Sociale. Quelques uns ont invité les étudiants, pas trop racornis par l'étude des codes à lâcher les bourgeois et à donner la patte aux bons bougres.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

Alger. — Partout les mêmes, les roussins! Toujours à faire des saloperies aux bons bougres. Un zigue de là-bas m'écrit :

« Depuis que j'ai eu la veine de lire quelques-uns de tes flanches, j'ai vu que tu n'as pas mal jaspiné sur les quarts d'œil, leurs sous-ordres et leurs dégoutantes fonctions.

« Pige le fait qui vient de m'arriver : vendredi dernier, malade à crever, avec des douleurs dans les jambes et une maladie de poitrine, (l'Influenza! ?) j'envoyai une de mes voisines chercher le certificat d'usage pour mon admission à l'hôpital, chez le quart d'œil du 2^e arrondissement.

« Le roussin qui remplissait les *graves* fonctions de secrétaire, fout ma voisine à la porte, sous prétexte d'insuffisance de renseignements.

« Le lendemain matin elle raplique à nouveau chez le quart d'œil munie de toutes les pièces nécessaires. Mais au lieu de tomber sur le *grave* secrétaire, elle tombe sur l'inspecteur, — espèce de brute qui a fait ses études dans un claque.

« Il reçoit ma voisine du haut de son insolence, la traite de putain et la bouscule dans les escaliers.

« Pour finir je te dirai que je suis resté quatre jours entre la vie et la mort, et si je ne suis pas enterré ça n'est pas la faute du satellite du trop célèbre Bougier. »

Y a pas à récriminer là-dessus, ces chameaux-là sont dans leur rôle qui est de faire des mistouffles au populo.

Et dire que c'est notre galette qu'ils font danser!

Valence. — Les bons partent, nom de dieu! Un chouette zigue vient de mourir dans ce patelin; un tailleur, Eyraud mort à la peine, usé pour faire vivre ses exploiters. A son enterrement y avait les anarchos du groupe de Valence et une délégation de celui de Romans.

Pour la première fois les copains avaient sorti le drapeau rouge, au grand épatement des bourgeois et du sergot venu au cimetière.

Le compagnon Mollet a poussé un discours sur la tombe d'Eyraud, il a fait ressortir toutes les saloperies de la société actuelle, et mis à nu les vices des gouvernants et la rosserie des patrons. En terminant il dit que nos vrais ennemis sont non en Allemagne, en Belgique ou en Italie, mais partout où il y a des charognes vivant du travail des ouvriers.

Discours bougrement applaudi et terminé par les cris de vive l'Anarchie, vive la Révolution Sociale.

— ◆ — AU FOND DE LA SIBÉRIE — ◆ —

Ah les salops, quel tas de fripouilles que ces journaloux bourgeois !

La semaine dernière je racontais le massacre des nihilistes à Yakoutsk ; je l'avais pigé dans un canard bourgeois, — qui lui, l'avait pigé dans un canard anglais.

Mais nom de dieu, il a vite vu qu'il avait fait une bourde ; ça ne plaît pas à Constans qu'on raconte les crimes d'Alexandre III. Illico tous les journaux putassiers à démentir l'histoire, à gueuler que c'était des contes de la mère l'oeie.

L'histoire de l'imprimerie, paraît que vraiment c'est du batage. Mais mille millions de bombes, ce qui n'est que trop vrai, c'est le massacre !

Il y avait en avril près de quarante nihilistes, hommes et femmes à Yakoutsk. Seize devaient être expédiés encore plus loin, à Verkhoyansk ; cochon de pays, le plus froid de toute la terre.

Le gouverneur, une sale rosse comme toutes ces charognes, voulait les faire partir dans des conditions telles qu'ils auraient tous crevé en route.

Les pauvres bougres protestèrent. Ils firent une pétition demandant au gouverneur d'en revenir au vieux système. On leur fit répondre de se réunir le lendemain dans la piaule de l'un d'entre eux.

Le lendemain tous étaient réunis. Le chef de police raplique

et leur dit : « attendez, vous aurez la réponse dans un quart d'heure. »

Cochonne de réponse, nom de dieu ! Une bande de roussins et de soldats, baïonnette au fusil les entoure, et oup, au poste tous en chœur. Leur pétition était considérée comme un acte de révolte, cré cochons !

Du coup, nom de dieu, ils se rebiffent, refusent de suivre les soldats. C'est alors qu'est arrivé le massacre. Quelques exilés avaient des revolvers, — dans un pays de loups et d'ours, comme la Sibérie, faut bien qu'ils puissent se défendre.

Ça fut épouvantable ! Les soldats tiraient dans le tas : cinq hommes et une femme furent tués du coup, presque tous les autres étaient blessés.

On télégraphia à ce bandit d'Alexandre « quoi foutre des prisonniers ? — Punir exemplairement ! » que répond cette crapule.

Alors y eut un jugement, une cour martiale ! Trois furent pendus ; quinze condamnés aux travaux forcés à perpète ; trois qui n'avaient pas signé la pétition, et deux qui engageaient les copains à se rendre, à quinze ans de travaux ; cinq qui n'avaient pas 21 ans à dix ans de travaux ; deux qui étaient restés dans leur cambuse, à l'exil dans les endroits les plus éloignés.

Ah, tigres c'est là de la justice, hein ? c'est ça que le tzar appelle *punir exemplairement* !! Non seulement on frappe ceux qui ont fait quelque chose, mais ceux qui n'ont fait rien de rien !

Ah nom de dieu, si ce sale bandit espère régner longtemps, je veux bien être pendu ! Un de ces quatre matins on lui fera son affaire — comme à son cochon de père.

Voilà les amis, la vérité vraie sur le massacre de Yakoutsk, — les canards anglais avaient un peu brodé — mais hélas, la vérité est bougrement horrible.

Quand aux lèche-culs opportunards qui disent que tout ça c'est de la blague, ils sont des menteurs et méritent une belle dégelée de coups de pied dans le cul.

(12) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE
DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

Finalement, il se retira, laissant Dugourdeau de plus en plus ahuri avec Henriette inanimée entre les pattes.

Un fiacre vide passa juste à ce moment; mon type, machinalement, fit signe au colignon qui s'arrêta et il prit place dans le sapin avec la même. Les voilà, roulant vers la rue de Rennes, au domicile de Dugourdeau.

Celui-ci, — pas le domicile, — un peu décuité, se plongeait dans un océan de réflexes. Vraiment, il commençait à trouver que, dans la capitale du monde civilisé, comme il appelait Pantin, les sergots agissaient avec trop de sans façon. Fichtre ! si c'était là ce que la Préfecture appelait protéger les citoyens, quelle saloperie ! était-ce la peine d'être en République et de lire à chaque pas sur les murs : *liberté, égalité, fraternité* pour être après cela à la merci du premier roussin venu ?

Mais il s'arrachait bien vite à ces idées séditionnelles, les premières qu'il eût de sa vie, en reluquant la gosse qui lui paraissait encore plus gironde dans son évanouissement. Ses cheveux débordant de dessous sa coiffure, ruisselaient sur ses épaules. Son corsage battait à coups inégaux, Dugourdeau eut enfin l'idée de la dégraffer : il y parvint non sans peine, n'ayant pas beaucoup l'habitude de la chose.

La gosseline commençait à rouvrir les yeux lorsque le sapin s'arrêta : on était arrivé. Sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, Dugourdeau paya le colignon et monta dans sa piaule avec la petite qui, encore tout étourdie, se laissa conduire.

(A suivre.)

PETITE POSTE. — T. Roanoke. — D. St-Quentin. — H. Lille. — W. Fresseneville. — B. Châteauroux, — reçu galette merci.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris,

VENTE EN GROS DU Père Peinard

11 rue du Croissant — PARIS

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste

Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe anarchiste

Hebdomadaire — 5 centimes le numéro.

Adresser toutes les correspondances concernant le PÈRE PEINARD [au nom de l'Administrateur, 120, rue Lafayette, — Paris.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement tout ce qui a paru du PÈRE PEINARD.

WELL, impr. spécial du *Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris